

Quand la légitimité des élus se dérobe...



« Un peuple qui élit des corrompus, des renégats, des imposteurs, des voleurs et des traîtres n'est pas victime, il est complice » (George Orwell)

Le rideau vient de tomber sur ce premier tour des élections législatives et, comme lors des présidentielles, la vraie nature des responsables politiques s'est affichée au grand jour...

C'est le chef de file LR, l'inénarrable François Baroin –postulant à Matignon- qui a ouvert, dès le 5 juin, la marche des courtisans vers le Pouvoir en prônant « *un désistement dans le cas d'une triangulaire où le FN serait susceptible de l'emporter* », invitant la République en marche et le PS à faire de même.

Ces alliances ineptes ne sont pas de nature à transcender les partis, mais à favoriser les arrangements entre amis pour avoir sa place au soleil... Dès lors, il en résulte, par-delà les ambitions personnelles et les jeux de pouvoir, un manque

flagrant de probité et d'éthique qui détourne inexorablement des urnes, les électeurs lassés par tant de malversations, de collusions, de palinodies et de versatilités de la classe politique... Où ils attendent l'espérance, on leur offre des bilans truqués, des chiffres faux, des compromissions, des « affaires » à répétitions... Rien, dans tout cela, qui ressemble à de la volonté, de l'enthousiasme, de l'espérance, par conséquent à de l'avenir. Alors, le sondage tombe comme une pierre dans le jardin de ces messieurs : ils nous ennuiant... et les abstentions se multiplient lors des consultations électorales à l'exemple de ce premier tour où **plus de 50% des électeurs se sont abstenus de voter**. Que devient donc leur légitimité ? Que devient celle du Parlement ?

Ce qui manque précisément aux élus, c'est la liberté de ne pas faire comme les autres, ne pas suivre aveuglément les consignes de partis, ne pas être inféodés à des lobbies. Ce qui manque à la plupart des responsables politiques pétris d'orgueil et assoiffés de pouvoir, c'est la liberté de faire valoir leurs talents propres, d'injecter des initiatives personnelles qui tiennent compte d'avis divergents, plutôt que s'évertuer à préserver contre vents et marées leurs propres intérêts. Ils sont le symbole moderne du cynisme absolu, de l'absence totale de fidélité à leurs idées, de l'opportunisme à la puissance 10

Ce qui lasse désormais les électeurs, c'est cette nomenclatura régnante qui se partage depuis des lustres le pouvoir. Chez elle, le courage et la droiture sont passés de mode. Les fourbes sans esprit et les intrigants moroses sont en tous lieux les favoris des oligarques.

« *Nous étions les guépards, les lions. Ceux qui nous remplaceront seront les chacals, les hyènes* ». Dans « *Le Guépard* » de Luchino Visconti, le Prince Salina résume avec une lucidité remarquable mais une nostalgie poignante la sève du roman de Giuseppe Tomasi qui s'adapte parfaitement à la

situation présente.

Quand entendons-nous un de ces oligarques qui nous propose l'ardeur, l'action, l'honneur, l'élan, le sacrifice, la gloire, la patrie ? Mais non, il n'est question que de combinaisons, de petites alliances qui permettent de prendre les petites places et, par-dessus tout, de réchauffer sans cesse, pour en tirer son profit et y gagner sa croûte, l'opposition et presque la haine, entre Français. Depuis fort longtemps nous manquons d'hommes politiques d'envergure capables d'affronter les pires situations sans craindre d'être mis en « minorité », d'être « sanctionnés » lors d'une consultation électorale, de se voir opposer une « mise à l'écart » ou un chantage quelconque.

Aujourd'hui, face au péril croissant que représente l'islamisation de la France, on sait bien ce qui se passerait si, par extraordinaire miracle un homme providentiel surgissait pour le combattre... Les laquais de télévision, les scribouillards, la « bien-pensance », les « humanistes » et le « politiquement correct » le traiteraient de « raciste », du moment qu'il voudrait libérer la France. On tendrait à sa sincérité tous les pièges possibles. Au lieu de l'aider, le soutenir et l'admirer, on ne s'occuperait que de le faire trébucher, à le déconsidérer, à l'écœurer. Hélas ! On y parviendrait sans doute, car quel cœur propre peut survivre aux ignominies de la « *politicaille* » ?

« *L'avenir est quelque chose qui se surmonte. On ne subit pas l'avenir, on le fait !* » écrivait Georges Bernanos. Alors, Français ! Prenez en main votre avenir !

José CASTANO